

MARION SCHREIBER

**«Stille Rebellen. Der Überfall auf den 20.
Deportationszug nach Auschwitz»**

Berlin, Aufbau-Verlag, 2000, 352 p.

Il est assez rare qu'un éditeur allemand soit prêt à publier un livre d'histoire sur la Belgique. C'est vrai que ce petit pays d'Europe occidentale n'attire pas particulièrement l'intérêt des historiens d'Outre-Rhin. En 2000, le renommé *Aufbau-Verlag* ose 'l'aventure' qui semble avoir été payante puisqu'il présente en 2001 non seulement une deuxième édition en langue allemande, mais également une traduction en néerlandais ¹⁸.

Le livre a en effet presque l'allure d'un roman à 'suspense'. Il retrace l'histoire d'un petit groupe de jeunes résistants juifs de Belgique qui attaquent le 19 avril 1943 un train transportant 1.631 Juifs du camp de Malines à Auschwitz. Youra Livchitz, Jean Franklemon et Robert Maistriau réussissent à libérer 17 hommes et femmes, 225 autres personnes parvenant à prendre la fuite avant la frontière allemande. Grâce aux ouvrages de Maxime Steinberg, ces

événements sont bien connus. Marion Schreiber, ex-collaboratrice du magazine allemand *Spiegel* vivant maintenant à Bruxelles, jugeait ces faits assez importants pour y consacrer un livre. Elle fut encouragée dans son entreprise par Paul Spiegel, président du Comité central des Juifs d'Allemagne. Dans la préface, ce personnage influent de la vie politique allemande raconte comment il a survécu en tant que petit enfant juif en Belgique.

Plus qu'une simple histoire de ce XXe convoi, l'auteur essaie de brosser un portrait de la vie culturelle et sociale des Juifs à Bruxelles pendant l'Occupation. L'ambition de procéder en bonne historienne est tangible. A la fin de son livre, elle indique sa bibliographie (où des ouvrages fondamentaux comme ceux de Frank Caestecker manquent cependant) ainsi que les archives consultées. Mais d'une manière générale, Marion Schreiber n'a pas réussi son pari.

Sur un plan général d'abord, son style est plus proche de celui d'un roman historique que d'un livre d'histoire, comme le montre ce petit extrait : *“Die üppige Schwarzhhaarige, sie sich so zu kleiden wusste dass ihre Formen zur Geltung kamen, war zwar verheiratet, aber für jeden Flirt zu haben”* (“Cette personne bien ‘roulée’ à l’opulente chevelure qui savait s’habiller pour mettre ses formes en évidence, était mariée en bonne et due forme, mais était toujours prête pour un flirt”). Paul-Loup Sulitzer n’est pas loin. Deux forces semblent s’affronter en dehors de tout contexte historique : d’un côté les victimes courageuses et audacieuses (sauf quelques traîtres); de l’autre, les Allemands, mé-

chants et perfides. Ensuite, il y a les nombreuses petites fautes historiques qui discréditent le livre et qui, dans le contexte particulier du génocide juif, sont difficilement pardonnables (on peut d’ailleurs se demander s’il ne revenait pas au service de lecture de l’éditeur de déceler les erreurs). L’oncle d’Alexander von Falkenhausen, qui était gouverneur général pendant la Première Guerre mondiale (avril 1917 ! - novembre 1918), est rendu responsable pour les atrocités commises par l’armée allemande en 1914. Le chiffre de 200.000 Belges travaillant en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale est largement exagéré. Ce n’est pas non plus à la conférence de Wannsee que l’extermination des Juifs a été décidée, comme elle l’affirme page 70. D’ailleurs les fautes autour de ce sujet délicat sont nombreuses : Breendonk n’était pas un camp de concentration mais un *Auffanglager* et Mittelbau-Dora pas un *Arbeitslager*, mais bien un camp de concentration. De même, le ministère en charge des territoires soviétiques occupés ne s’appelait pas *Ostministerium für die besetzten Gebiete* mais *Reichsministerium für die besetzten Ostgebiete*. La liste des erreurs factuelles pourrait ainsi encore s’allonger d’une dizaine de cas.

Le livre est donc certes agréable à lire du fait de son style romanesque, mais reste une occasion manquée pour faire connaître la Belgique dans le monde germanophone.

Benoît Majerus